

Kunikos

(Ou comment j'ai déconné mais lui aussi)

Extrait de l'introduction

« Allô. C'est Y... Tu sais, je voulais te dire... C'est vrai, t'avais raison, j'ai menti. C'est pas vrai que je cherchais personne... J'ai trouvé que tout en toi était désespéré et perdu d'avance et j'ai pas eu envie d'y croire. J'ai voulu continuer de penser qu'on serait... je sais pas. Je me disais en te lisant : il n'aime pas être où il est, ses contradictions le rongent, on va sortir de là. On va écrire ensemble, partir. On sera les Bonnie and Clyde de cette société de merde sans imagination. On trouvera une porte de sortie à tout ça. Au cynisme. J'avais que ce mot là à la bouche, le cynisme. Le cynisme et l'amour. Tu sais je me baladais l'autre jour et je me suis posée sur un banc dans un parc, où il y avait plein d'enfants qui jouaient et je les regardais, j'essayais de comprendre à quoi ils jouaient. Ils se courraient après, ça ressemblait à un chat, et il y en avait d'autres qui avaient l'air de mener une enquête, je ne sais pas, qui cherchaient des recoins, des passages secrets. Et je me suis demandé à quel moment on avait arrêté de jouer, à quel moment on avait arrêté d'imaginer qu'une ouverture entre deux arbres était l'entrée d'un monde merveilleux, à quel moment c'était devenu idiot de dire ça, je me suis demandé à quel moment on s'était assis sur un banc pour s'ennuyer, boire des Kronenbourg et fumer des joints. Et tu vois, je ne sais pas si j'ai vraiment connu l'amour, mais dans mon idée l'amour c'était un peu un endroit où faire re-exister tout ça. L'enfance. Je te parle pas de faire des gosses, hein... Je te parle juste d'en être. Il faut être fou pour faire des enfants aujourd'hui, non ? Fou d'amour, ou rempli de foi, ou rempli de désespoir. Tu ne trouves pas ? Tu m'as dit, tu sais quand je t'ai envoyé ce long SMS, tu m'as dit que t'avais des histoires, un passé et je n'ai pas compris, ça. Moi, c'est comme si je n'en avais pas de passé. Comme si j'étais neuve à chaque fois, comme ces poissons rouges tu sais, qui ont une mémoire de trois mois. Et tout ce que j'imaginai, depuis le moment où je suis venue te rencontrer, tout ce que j'imaginai c'était l'histoire que toi et moi on allait pouvoir vivre ensemble. Je n'avais aucun doute là dessus. Que des certitudes. Mais j'ai compris quand on a fait l'amour... J'ai compris que tu ne croyais plus du tout en tout ça. Que ce jeu ne t'amusait plus. J'ai compris que tout t'était égal. Que tout se valait, en mal. J'ai vu tout ça, l'intérieur cramé. J'ai su qu'à partir du moment où j'avais franchi la porte de chez toi après minuit j'avais perdu. Pendant que tu prenais ta douche, le matin, j'ai regardé autour de moi. J'ai vu les rideaux tirés sur le soleil, les montagnes de fringues entassées au sol, sales, propres, les caleçons éparpillés, les poils de barbe dans le lavabo, les ongles coupés autour de la cuvette des WC, les miettes dans le lit, la vaisselle qui déborde dans l'évier, la brioche sèche, éventrée, le frigo vide, la bouteille de vodka vide et le cendrier, plein. Et les murs du salon plein des traces de tableaux que les anciens locataires avaient décrochés du mur, que tu n'as pas eu la force de repeindre en t'installant. Je me suis demandé depuis combien de temps tu étais arrivé ici... J'ai mangé du Nutella avec la seule cuillère propre qu'il restait, en tournant dans ton appartement. Et au lieu de regarder objectivement les choses, j'ai décidé de me dire que tout ça, dans le fond, ce n'était certainement pas toi. Alors je t'ai proposé de boire un café au soleil en bas de chez toi, à la terrasse qu'on aperçoit depuis ta fenêtre, et tu as refusé. Tu as dit que tu n'avais pas... DÉSOLÉ, VOTRE ENREGISTREMENT A ATTEINT LA LONGUEUR MAXIMALE AUTORISÉE. Si vous êtes satisfait de ce message, vous pouvez raccrocher. Pour supprimer ce message tapez 1. Pour... BIP. Votre message a été supprimé. Pour enregistrer un autre message... »

C'est à ce moment que Marie est arrivée.

- Hey ma poule, bah t'étais où ?! On a lancé la tournée de shots ! Qu'est-ce que tu fous ?
- Rien... !
- T'étais pas encore en train d'essayer d'appeler ce mec quand même ?
- Nan...
- Si... Je reconnais très bien cet air coupable.
- Mais nan !
- Nan ?
- Bon, si. Je voulais juste lui laisser un message sur son répondeur...
- Tu lui as laissé un message ?!
- Non, finalement j'ai raccroché ! Qu'est-ce que ça peut foutre de toute façon, il ne les écoute même plus ?!
- ...
- Quoi ?
- Pourquoi tu ne passes pas à autre chose ?
- Je ne sais pas...
- Vraiment ma poule... tu le sais, il ne te mérite pas ce mec. C'est un con ! Un con qui n'a pas su saisir sa chance.
- Je ne suis pas d'accord avec ça ! C'est pas parce qu'il ne veut pas de moi que c'est un con. Je suis désolée, mais c'est un truc de meuf frustrée de dire ça. On ne va pas régler nos problèmes en pensant qu'on est géniales et que tous les mecs qui ne veulent pas de nous sont des cons !
- Si. On va régler nos problèmes comme ça. Et tu ferais bien d'en faire autant ! Parce que je peux t'assurer qu'à l'heure qu'il est, il n'est pas en train de se demander s'il a laissé passer la meuf de sa vie. OK ? La seule chose qui le fait probablement hésiter en ce moment, c'est le choix qu'il doit faire entre gober un parachute de MDMA ou taper un rail de coke.
- Ah ah !
- Mais rigole pas, je suis sérieuse ! Tu veux que je te dise ? Ton problème, qui n'est pas vraiment un problème en fait, mais plutôt une chance... Ton problème donc...
- Mon problème ou ma chance ?!
- Ton problème/chance ! c'est que tu as une capacité inouïe à t'enthousiasmer pour de la merde.
- Merci...
- Ne le pends pas mal ma poule, mais tu vois de l'or partout ! C'est bien, c'est très bien d'essayer de voir le côté positif des gens. Mais ce mec n'est pas en or. C'est du putain de toc, tu piges ?
- Mais comment tu peux en être aussi sûre ?
- Mais je le sais ! Depuis tout ce temps, merde, tu en as rencontré des tocards, tu n'as pas fait des petites fiches ?! Tu veux que je te file les miennes peut-être ? Parce que je vais te dire, le profil est très clair là ! Ce mec, c'est le type même qui ne respecte personne. A commencer par lui-même.
- Psycho de comptoir... Tu dis ça parce que je t'ai dit qu'il y avait du bordel dans son appartement...
- Non. Il aurait été maniaque, ça resterait le même taré.
- Oui bon, il a l'air un peu dépressif...
- NON. Erreur ! Il n'est pas dépressif, ça c'est ce qu'il essaye de te faire croire. Mais la vérité c'est que c'est une merde, c'est tout. Une merde qui vit au milieu de la merde. Et son personnage là, de mec torturé, c'est juste un piège à filles comme toi. Et je peux te dire qu'il a eu le temps de l'élaborer depuis qu'il végète dans son taudis !
- Ah ah ! T'es dure, il m'a dit qu'il était allé voir un psy...
- Ma poule, les coups durs dans la vie, c'est comme les frites Mc Cain : c'est ceux qui en parlent le plus qui en mangent le moins. Crois-moi, tout ce que ce mec attend de la vie c'est : rien. Et surtout pas une fille pour ré-enchanter son monde dévasté ou je ne sais trop quoi. Il te l'a dit en plus ! C'était quoi déjà ?
- « Je suis un petit cœur cassé, égoïste et cruel »...

- AH AH ! Je suis un petit cœur cassé, égoïste et cruel et j'adore les éjac' faciales, parce que sur ton visage, ça fait comme des larmes !

- AH AH ! Mais t'as vu les photos de son ex sur Facebook ? Avec ses petits cheveux blonds et son nez tout fin. On dirait un ange...

- D'abord c'est peut-être pas son ex. C'est peut-être juste une collègue.

- Enfin il fait quand même un selfie avec elle... On dirait une sainte... Tu m'étonnes qu'il m'ait pris pour une chaudasse parce que je lui ai parlé des vidéos hentaï que je regardais sur YouPorn...

- STOP. Écoute-moi bien Y : ce mec est un putain de misogyne, doublé d'un conservateur de merde. Toi tu es rock and roll ma poule, OK ? Alors arrête de faire ta sainte nitouche qui se repent de s'être fait baiser par un con, et jette ce mec aux oubliettes. OUBLIE !

- Mais je croyais tellement que ce cynisme c'était du second degré...

- Je sais... Mais ce n'est pas du second degré. Et si un jour ça l'a été, en tout cas un truc est sûr c'est qu'aujourd'hui, ça n'en est plus du tout. Le mec se déteste, vraiment. Et il déteste le monde qui l'entoure. Et plus tu t'approcheras de lui, plus il te filera des coups.

- Pfff... J'ai l'impression qu'il y a un truc qui cloche chez moi... Ah Paul !

- Bah t'étais où ma petite licorne ?

- Elle pense encore à son horrible mec là, elle vient d'essayer de l'appeler. Je te la laisse. Tu la surveilles ? Je vais nous chercher des shots.

- Oh, bébé...

- Paul... Pourquoi il n'a jamais rappelé ? Il était si froid le matin...

- Tu veux mon diagnostic ?

- Oui.

- Déprime post coïtale.

- Déprime post coïtale ?

- On couche avec une fille, direct, sans la connaître, et après on ne veut qu'une seule chose : oublier ce qu'on a fait. Rejet.

- Rejet ?

- Rejet. Rejet pur et simple. Honte.

- Mais c'est horrible ton truc ! Donc il ne faudrait jamais coucher le premier soir ?

- Non. C'est super, ça fait plaisir, mais si tu veux que le mec t'envisage comme une histoire sérieuse : non. Et si tu peux même, retiens-toi le deuxième.

- Le deuxième ?! Mais c'est complètement rétrograde. Ça t'es déjà arrivé ?

- Ouais.

- Et tu ne revois jamais les filles avec qui tu couches le premier soir ?

- Non. Enfin si. Je les rappelle parfois, des mois plus tard.

- Donc si j'avais attendu des mois sans rien dire, il m'aurait rappelée tu penses ?

- Peut-être.

- C'est monstrueux ce que tu racontes.

- Y, tu es trop radicale pour ce monde.

- Je ne suis pas radicale, je suis juste humaine.

- Non, tu es radicale et qui plus est, rongée par la culpabilité judeo-chrétienne. Tu as passé un bon moment avec ce mec, non ?

- Non.

- Non ?

- Non, je suis désolée, un bon moment ce n'est pas ça. Un bon moment ça ne se limite pas à « HAN J'AI JOUI ! ET TOI ? NAN JE DÉCONNNE JE M'EN BRANLE ». Pour moi un bon moment tu vois c'est un package : rencontre agréable, sexe, ET petit mot le lendemain.

- Petit mot de quoi ? Et si tu n'as pas envie de revoir la personne ?

- Mais je ne te parle pas de lui faire des promesses d'amour ! Juste un mot, un petit mot.

- Du genre ?

- Du genre : « J'ai passé un très bon moment, j'espère que toi aussi. Bisous. A un de ces quatre » Et hop ! Je n'en demande pas plus.

- Tu mens.
- Non.
- Si.
- Non, je t'assure. Ce qui me fout en l'air moi c'est le silence, ça me fait péter les plombs. Déjà que baiser comme tout le monde c'est d'un triste...
- Bébé, tu vas pleurer là ?
- Mais non mais merde, je te parle juste de savoir vivre ! C'est si dément que ça ?! Tu comprends, non ? Je suis désolée mais à un moment si tu n'es pas capable d'écrire un petit message de remerciement après l'amour, eh ben tu sors ton portefeuille et tu vas voir une pute !
- Sympa pour les putes.
- Non mais tu vois ce que je veux dire...
- Et comment faisaient les gens qui couchaient ensemble un soir, avant, quand il n'y avait pas le téléphone portable ni internet ?
- Bah ils s'échangeaient leurs adresses. Ou alors ils retournaient à l'endroit où ils avaient rencontré la personne. Dans *Demande à la poussière*, le héros de Fante retourne dans le bar où bosse la nana qu'il aime. La dingue là, tu sais ?
- Ah ah ! Tu lis trop de romans Y.
- Bah quoi ? C'est vrai. Peut-être que je devrais tout simplement aller chez lui en fait. Et avoir une conversation. En vrai.
- Non, tu ne devrais pas. Tu devrais juste laisser tomber.
- Et pourquoi pas ? Pourquoi il faudrait toujours laisser tomber ?
- Mais qu'est-ce que tu veux de lui à la fin ?! Il t'a répondu trois jours après, il t'a dit qu'il n'était pas chaud, point. Tu ne vas pas obliger ce mec à t'aimer.
- Non, mais je veux qu'il m'explique !
- Mais qu'il t'explique quoi ?!
- Je veux qu'il m'explique pourquoi il fait ça. Dire tout un tas de choses cool, donner l'impression qu'on pourrait vivre un truc, puis coucher avec moi et POUF ! Terminé. Je suis désolée, après tout on a couché ensemble, on a établi un lien, je suis tout à fait en droit d'exiger de ce mec qu'il m'explique ce qui lui est passé par la tête. Je veux une conversation construite, claire. Ou même pas claire, je m'en fous. Je ne l'ai jamais revu, merde !
- Mais il t'a expliqué les choses déjà.
- Non, il ne m'a rien expliqué. Il m'a dit juste qu'il n'était pas « la bonne cible » pour ce genre d'histoire d'amour.
- Eh ben voilà.
- Mais ce n'est pas une réponse ça ! C'est juste de la poudre aux yeux pour tourner le dos et fuir. Le mec se targue d'être un punk que la société fait gerber mais il reproduit exactement le même vide, exactement la même violence !
- SHOTS LES AMIS ?!
- Ah putain Marie, c'est la déglingue. Elle recommence à délirer.
- Non, je ne délire pas ! Je suis désolée Paul, je suis désolée Marie, une personne isolée qui a un comportement de merde, c'est peut-être une exception. Mais à un moment plusieurs personnes, dans une même tranche d'âge, qui ont le même comportement de merde, pour moi, c'est un problème de société.
- Bon, c'est ma soirée de départ pour New York ou c'est ta soirée Y ?
- Oooh... C'est ta soirée ma Marie. Excuse-moi... !
- Allez à la tienne ma poule ! A ton nouveau job !
- Putain vous allez tellement me manquer.
- Hahinhinhahinhin... ! Toi aussi tu m'abandonnes... !
- Bon, Paul, retire-lui son verre.

Voilà comment les choses sont arrivées. J'ai repris un shot. Puis un autre. J'ai mis mes écouteurs, j'ai lancé cette chanson en boucle sur mon smartphone et je suis allée chez lui. Et voilà comment six mois plus tard...

- AFFAIRE N°8 !

- Tout le monde s'est fait enregistrer Monsieur le Greffier ?

- Oui Madame le président.

- Il s'agit donc d'une affaire portée par citation directe, dans laquelle la prévenue, Mademoiselle Y, est accusée par Monsieur X de harcèlement et de violence psychologique ayant entraîné pour la victime cent jours d'ITT. Sont donc présents aujourd'hui Monsieur X, partie civile. Représenté pour sa défense par son avocat, Maître MACHIN. Ainsi que Mademoiselle Y, qui a donc choisi de se présenter sans avocat. C'est bien cela ?

- Oui, c'est cela.

- Bien ! Avant que les débats ne commencent, avez-vous une requête ? Une nullité à soulever ?

- Madame le président, si cela vous est possible, et je connais les impératifs qui sont ceux du tribunal, mais je dois laisser mon client à 19h pour des contraintes personnelles... Vous serait-il éventuellement possible de rendre le jugement en premier, à la fin de l'audience ?

- Des contraintes personnelles de quel ordre Maître ?

- Familial.

- La contrainte d'aller rechercher votre enfant à la crèche donc...

- ...

- Très bien Maître MACHIN. Nous ferons le nécessaire. Autre chose ?

- Madame le président.

- Oui, Mademoiselle Y ?

- Je souhaiterais faire entendre la personne ici présente comme témoin. Elle n'a pas pu être entendue à l'époque des faits. Elle vient de rentrer de New York depuis une semaine seulement et il me semble que c'est un témoin important, pouvant notamment vous éclairer sur mon état d'esprit le jour de l'accident. Je sais que je m'y prends un peu tard mais...

- Mademoiselle Y, vous êtes venue sans avocat, c'est votre droit. Mais vous n'êtes pas sans ignorer qu'il y a des procédures strictes à faire appliquer pour la bonne conduite des débats dans un tribunal.

- Je suis bien consciente de cela, c'est pourquoi je m'en rapporte à l'article 444 du Code de Procédure Pénale, permettant la comparution d'un témoin même s'il n'a pas été cité dans les règles, et m'en remet à votre seul jugement et à celui du tribunal...

- Oui oui, je connais la loi. Monsieur le procureur ? Voyez-vous une objection à la comparution d'un témoin pour la prévenue ?

- Aucune objection. Ma seule réserve se bornera au respect, bien sûr, de la durée des débats.

- Bien sûr. Maître MACHIN, une objection ?

- Peut-on connaître la nature de la relation entre le témoin et la prévenue ?

- Mademoiselle Y ?

- Il s'agit d'une amie. J'étais à sa fête de départ, le soir des événements.

- Madame le président, je comprends la détresse de la prévenue qui doit se sentir un peu seule devant vous aujourd'hui, mais je doute de l'intérêt d'une telle comparution.

- Mais si j'entends bien, son procès verbal manque tout de même au dossier, Monsieur le procureur ?
- Effectivement, elle avait été citée lors des interrogatoires, mais n'était pas présente sur le territoire français à l'époque.
- Maître ?
- Eh bien, si le tribunal estime son jugement éclairant, qu'on la fasse citer...
- Mademoiselle, si vous vous êtes enregistrée auprès de l'huissier, je vous demanderai de bien vouloir sortir de la salle. On viendra vous chercher quand votre tour de témoigner sera venu.
- Bien monsieur le juge... madame, madame le juge... la juge, madame la juge.
- Madame le président.
- Madame le président. Je peux dire un dernier mot à mon amie ?
- Oui, mais faites vite.
- J'ai lu sur le blog d'un avocat, maître Éolienne là, je ne sais quoi, qu'il fallait que tu fasses très attention à la fin. Quand ils te donneront le dernier mot, n'énerve pas la juge s'il se plaît. C'est souvent à ce moment là que ses clients se tirent une balle dans le pied.
- Je te le répète, je ne suis pas une kamikaze Marie...
- Oui oui, mais je te connais... Donc fais attention à ce que tu diras, t'emballes pas, OK ?
- Bien ! Si vous en avez fini mesdames avec vos messes basses de prétoire, les débats vont pouvoir commencer.

Extraits de correspondance

« Cher X,

Je suis née le 1^{er} janvier 1982 avec la Cinq, la drogue, le SIDA, le chômage, les Restos du cœur, le « star system », le « self made man », et le conflit israëlo-palestinien. Mes premiers souvenirs musicaux sont Mylène Farmer, Daniel Balavoine, Emiles et images, Prince, Queen, Madonna et Michael Jackson. Dix ans après ma naissance se développait le World Wide Web, les téléphones portables remplaçaient les téléphones fixes, les ordinateurs les Minitel, les Daft Punk commençaient à faire de la musique électronique et l'année de mon baccalauréat j'étais devant mon poste de télévision pour regarder la première de *Loft Story*.

Je suis, dit-on, de la Génération Y. Juste après la Génération X et juste avant la Génération Z. Je suis de ces gosses nés dans les années 80 et éclos sur les ruines de deux effondrements, entre le 9 novembre 1989 et le 11 septembre 2001, à qui on a refile des angoisses de mort, une iconographie pop à la con, deux ou trois références surréalistes sur des t-shirt, une ou deux révolutions ratées, qui mettent des coques sur leurs smartphones en espérant les faire passer pour des K7 et repassent la bande à l'envers en espérant y trouver un sens.

Je suis de ces enfants sensibles que fait danser Paris, qui se lèvent roi un jour et puis le jour d'après se réveillent en larbin d'une société malade. Qui vivent où c'est impossible, aiment où c'est interdit et continuent l'Histoire qu'ils savent perdue d'avance. Voilà ce que nous faisons. Nous rêver en héros si le choix se présente et constater, amers, qu'on est à peine capable de nous sauver nous-même. Descendre. Puis remonter un peu, pour reprendre de l'air. Et regarder ailleurs, où tout est déjà en train de recommencer.

Je suis de ces enfants qui avancent dans la nuit avec l'inconsciente certitude que quand la réalité et le cynisme auront tout envahit, nous observerons, sereins, de l'autre côté de nos rives froides et tristes, gésir, chaud, sur une plage vierge et douce, le romantisme heureux de nos imaginaires. Incandescents la nuit, incapables de souffrir le jour, nous courrons au bord des précipices après les papillons. Et cherchons l'attrape-cœurs qui nous sauvera de nous-même. »

« Cher Veence Hanao,

J'ai écrit un texte et je me demandais si c'était un texte de femme ou s'il pouvait aussi parler à des hommes. Comme toi ? Je te le fais suivre.

Je me sens vieille. Je regarde les femmes de mon âge passer avec leurs enfants. Porter des poussettes, gérer des doudous, traverser la rue. Comme si elles avaient les épaules, et pas moi. Comme si j'étais encore une enfant, pour toujours. Comme si elles étaient d'une autre race de femmes que moi. De la race de celles qui ont des responsabilités, qui n'ont pas peur, qui assurent. Je ne vois qu'elles, les femmes fortes, mères solides. Et les femmes très jeunes aussi, libres, très à la mode, belles comme des héroïnes de la Nouvelle Vague, le visage lisse, la bouche bien dessinée, de belles dents droites, le regard fixe, le nez fin, le corps qui porte des vêtements comme si la vie était un défilé quotidien. Quand je vois ces femmes, je me trouve les traits grossis. Les habits vieillots. Je pense à mes rides au coin des yeux, comme de très fines rigoles, et je me demande, si je n'avais pas pleuré tout ce que j'ai pleuré, est-ce qu'elles seraient là ? Probablement, oui. Je vieillis, c'est tout. J'ai des cheveux blancs qui parsèment ma chevelure. Ferme mais un peu de ventre, une culotte de cheval s'installe mollement en haut de mes cuisses, tout autour, ce n'est pas grave, ce n'est pas que ça me dérange, c'est juste que ça existe. Mes seins, mes fesses, moins fermes. L'air de rien, même sans enfant, même sans travail, j'ai vieilli. Je suis devenue une adulte. Je ne sais pas, une grande personne comme nous disions enfants. Depuis l'âge de trente ans, je n'ai plus aucune carte jeune qui me concerne. Les gens m'appellent madame dans les commerces. Sans parler des lycéens dans la rue. Et je ne sais pas trop quoi faire de cette nouvelle donnée.

Je suis un corps soumis au temps, et je le vois. C'est normal et à la fois terrible. Le soir devant le miroir parfois je tire avec mes deux mains sur la peau de mes joues, vers l'arrière, légèrement, pour faire disparaître les babines qui se dessinent autour de ma bouche, comme des rideaux de théâtre. Et soudain c'est le nez qui apparaît disproportionné. Alors, je me regarde de profil et je mets mon doigt dessus pour l'imaginer droit et fin. Puis c'est la peau du cou qui me choque. Légèrement plus lâche. Ce n'est rien, c'est imperceptible mais moi je le vois. Je le sais. On se demande toujours ce qui est passé par la tête des femmes qui se sont laissé défigurer, à force de trop de chirurgie esthétique. C'est exactement cela qui s'est passé. Une chose ne tombe pas sans l'autre. Si l'on en gomme une, il faut gommer tout autour. La vieillesse est une harmonie. Une harmonie douloureuse et inéluctable, mais une harmonie. Alors voilà où j'en suis. Soumise au temps, forte et fragile, une femme adulte qui cohabite avec une enfance à vif.

Parfois je m'imagine avec un homme dont je serais la femme depuis plusieurs années, je vis une vie de mère et d'épouse normale, nous lisons le soir dans le lit, nous nous moquons un peu de certaines personnes de notre entourage, nous en plaignons d'autres plus misérables, nous parlons de la soirée passée, d'un article, portons des pyjamas comme pourraient en porter des personnages de Yasmina Reza, qui s'apprêteraient sans le savoir encore à vivre un drame terrible. Mais je ne connais cette vie que dans les romans. Et plus je m'imagine ainsi, plus le temps m'échappe. Plus je me désole de ce que je ne suis pas et plus je me sens vieille. Plus je pense à ce que je ne serai jamais et plus j'ai l'impression que ma vie est finie. Terminée, foutue. Qu'il faudra que je fasse mieux au prochain tour. C'est absurde. Comme si le temps était une ligne. Voilà, c'est évité, notre pire peur quand nous nous répétons, adolescents : nous ne serons pas de ces gens qui ont des vies mornes, routinières, subordonnées au travail, vivant comme des esclaves du grand consumérisme, pavillon, enfant, chien, break, adultère, nourrice américaine. Nous ne serons pas ces idiots gavés de spectacle à en crever. Mais qu'est-ce que nous avons inventé à la place ? Des cuites à n'en plus finir, des errances, des luttes pour la gloire, des abandons terribles, des lâchetés et des peurs ? Faudrait-il briser ces images qui traînent dans ma tête ? Ces stéréotypes de vie que je n'incarnerai jamais. Amour, gloire, beauté. Comme s'il n'y avait plus que deux options qui s'offraient désormais à moi : vivre une vie simple dénuée de toute envie, de toute ambition, de toute velléité de reconnaissance, ne dépasser ni père, ni mère, ne sauver rien ni personne. Ou continuer de vivre une vie morcelée, à la recherche de l'impossible, rongée par la peur que rien n'arrive jamais.

Il faudrait ouvrir une troisième voie. En finir avec l'idée que si je n'ai pas d'enfant, pas encore ou jamais, si je n'ai pas de situation, alors je ne suis pas une adulte, je n'ai pas de place, je n'existe pas, je n'avance pas dans la vie. Parce que j'avance, et je vais vers la mort comme nous tous, et je voudrais qu'on reconnaisse la magnificence de mon être. Je ne sais pas quoi inventer d'autre. Je ne sais pas comment être autrement. Je ne sais pas comment les autres arrivent à vivre ce qu'ils vivent, comment ils mènent ces « autres vies que la mienne » dit Emmanuel Carrère. Mais moi aussi je vieillis, je vais au café, je sors dans les bars, je suis au chômage mais sans doute que ça ne durera pas, je ne sais pas avec la conjoncture actuelle, j'écris chez moi, je vois les offres de stage de rédacteur défiler comme si c'était la fonction la moins noble. Je m'énerve. Je hais. Je vais au yoga. Je me détends, à peine. Je mange beaucoup asiatique parce que ce n'est pas trop cher à Paris. Je profite du soleil, je me balade dans les cimetières et j'attends, j'espère, une rencontre. Parfois je provoque les choses. Dans cette vie que je mène autrement que celle des autres, et à la fois semblable à tant d'autres, je ne suis sûre de rien, je ne sais pas ce qui m'anime, je ne sais pas ce que je désire, si ce n'est une chose, une image, une esthétique qui persiste : l'image de moi parlant à un homme, et lui qui me regarde ébahi. »

« Frédéric BEIGbeder, cher FrédéHIPS... Vous êtes impayable vous ! C'est vrai. Vous êtes TOUT... et son contraire ! Vous êtes... vous êtes le virus et l'antidote. Vous êtes l'exception et la règle. L'alcool et l'éthylotest. HIPS ! La

mouche et la tapette... le critique et l'écrivain ! Vous êtes... HIPS ! Vous êtes la page blanche et le monologue... heu... la pute et le client... la femme et la Play Station ! Quoi d'autre...? AH OUI ! Vous êtes le WiFi et la forêt ! AH AH ! La cure de désintoxication et la drogue... HIPS ! Toujours... toujours à hésiter entre le blasphème et le Notre Père. A croire, Frédéric... à croire que vous faites toutes ces conneries pour le simple plaisir d'avoir à vous en expliquer... HIPS ! C'est vrai ou c'est pas vrai ?! Vous dites une chose intelligente, vous croisez les jambes, et PTTT ! Vous pétez ! AH AH ! HIPS ! Je vous aime bien vous savez... vraiment je vous aime bien... vous êtes courageux Frédéric ! Parce que ce n'est pas facile, NON ! Ce n'est pas facile de devenir un homme, tout en restant un gosse... ! Moi, vous savez Frédéric, moi les petits punks me dépriment... LE RÈGNE DE LA VIOLENCE, DU CYNISME CONTEMPORAIN ET DU DÉSENCHANTEMENT DOIT FINIR ! HIPS ! L'avant-garde est dans la naïveté Frédéric ! Dans l'imaginaire... dans les étoiles... la curiosité et les bêtises ! HIPS ! Frédéric... Frédéric je suis un peu soûle pardonnez-moi mais quand même, quand même... est-ce que... est-ce que je pourrais faire partie de votre bande ? HIPS ! »